

Janos Derickz,  
alias Jorge Villas alias Georges Pommot

Un triste matin de mai 1897, mon père m'appelle :

– Georges ! Rentre vite...

Quelques minutes plus tôt, les fenêtres et les portes de notre maison s'étaient refermées, lourdes et froides, plongeant l'intérieur dans un silence lugubre. Le corps de mon frère Albert était là, inanimé et pâle. Il n'avait que douze ans ; la mort nous le prenait.

Cette disparition me faisait héritier de ce qu'il avait de plus cher au monde, son violon. Un magnifique violon que mes parents avaient réussi à acheter au prix de beaucoup de sacrifices pour préparer Albert à une carrière de musicien.

La musique était chez nous une « folie ». Mes frères et sœurs savaient tous jouer du violon. Quant à moi, mes parents me jugeaient encore trop petit et je n'avais jamais eu droit de toucher l'instrument que l'on gardait dans une armoire comme une relique : sur une pile de draps.

De rage, je m'en fabriquai un avec quelques planchettes et des crins que j'arrachai à la queue de l'âne qu'on allait chahuter tous les ans, dans la petite ferme de ma grand-mère.

La musique avait sur moi un effet hypnotique. Ma mère chantait remarquablement bien, et sa voix douce me captivait au point que je restais des heures à côté d'elle pour l'écouter.

Je suis né le 20 août 1887 ; j'ai dix ans quand mon frère meurt...

Le jour où j'hérite de l'instrument d'Albert, j'étonne toute ma famille. Je reçois le violon des mains de ma mère et aussitôt je joue *Frère Jacques*. Mes parents en restent bouche bée.

Pendant toute la semaine suivante, ils racontent aux voisins que je suis un génie.

– Mais comment as-tu appris à jouer ? m'avait demandé ma mère.

J'avais appris en cachette, quelques années plus tôt, en écoutant attentivement les cours que ma sœur Pauline recevait d'un professeur particulier qui venait chez nous deux fois par semaine. J'y assistais, assis dans un coin, cherchant à graver le maximum de choses dans ma mémoire. Ensuite, je chipais sans que l'on me voie l'instrument de mon frère, et je m'enfermais dans ma chambre qui, par un heureux hasard, se trouvait dans une aile isolée de notre immense demeure campagnarde. Là, avec une obstination farouche, je répétais ces cours. Ma précision me surprenait moi-même.

À quinze ans, j'avais déjà acquis, seul, une base musicale et une pratique suffisante pour entreprendre enfin des études sérieuses. L'année précédente, des difficultés financières avaient contraint mes parents à me retirer de l'école pour me placer chez un épicier. Comme presque aussitôt un autre de mes frères, plus âgé que moi, perdait son emploi, j'avais

été obligé de lui céder le mien. Mes parents me placèrent alors comme apprenti menuisier. Je ne touchais pas de paie, mon seul revenu provenait de la vente des copeaux que le patron me donnait. Je transportais des planches souvent très lourdes durant des heures. Je défaisais des tas pour en faire d'autres. Je passais mes journées à transbahuter du bois, j'en ai certainement soulevé dans cette période plus que dans tout le reste de ma vie ! Le soir, je remplissais mes sacs de copeaux et je partais les vendre. Ils étaient parfois si lourds et encombrants que je titubais comme un ivrogne, bousculant involontairement les passants qui gueulaient comme des veaux. Il m'arrivait ainsi de faire plusieurs livraisons après une journée de travail en rouspétant sous mon fardeau. « Mais, bon Dieu ! pensais-je. Tu ne vas pas passer ta vie à trimbaler ces foutus sacs pour ces pauvres types qui te donnent à peine la pièce ! » Je ne songeais qu'à la musique, mais mes parents tenaient à ce que j'apprenne un métier.

Pour acquérir l'indépendance indispensable à la poursuite de mes études, je fis part à mes parents de mon projet de quitter la région autunoise qui m'avait vu grandir pour la capitale. Mon père, amusé, sourit ironiquement et me dit :

– Je ne suis pas contre, fiston, mais il faudra attendre que nos moyens te le permettent.

J'insistai, cherchant à le convaincre :

– Je suis prêt à partir, à pied s'il le faut...

Mon père était socialiste, la règle de la maison était : discipline, solidarité, et surtout pas de curé. Ses idées révolutionnaires nous plaçaient à l'index de la société. Mon père était contremaître dans une fabrique de chaussures. L'usine fonctionnait toujours très bien l'hiver, mais l'été il fallait

que ma mère mette la main à la pâte. Elle était obligée de passer les belles journées penchée sur une vieille machine à coudre pour arrondir le budget familial.

– Tu veux partir à pied ? fit mon père. Eh bien, soit !

Il se tourna vers ma mère et lui dit :

– Prépare-lui une musette, qu'il parte tout de suite.

– Je ne devais plus jamais les revoir.

Je marche pendant dix jours. À Paris, je cherche un professeur et j'entre au Conservatoire où personne ne veut croire que j'ai appris à jouer du violon seul.

À vingt ans, je joue dans mes premiers orchestres, j'effectue mes premières tournées, d'abord dans les grandes villes de France, puis en Belgique, en Allemagne, en Suisse.

Quinze ans après la mort de mon frère, son violon et moi étions devenus inséparables. Je le trouvais magique, capricieux comme une femme, je cédaï à tous ses désirs. Quand les premières rumeurs de guerre circulèrent au début de 1914, je ne pouvais déjà plus m'en passer.

Un soir, à Paris, assis dans un coin encombré des coulisses d'un théâtre, je le tenais sur mes genoux. L'idée de la guerre proche commençait à me démoraliser. Soudain, un homme en costume à rayures passe devant moi et me marche sur la pointe des pieds. Confus, il cherche à s'excuser.

Pardonnez-moi, jeune homme ! Je ne vous avais pas vu...

Certainement frappé par ma tristesse, il engage la conversation.

– Ça ne va pas ? Un chagrin d'amour ?

Et il essaye d'inventer une histoire pour me faire rire.

– Non, ça va très bien!

Il s'accroupit à côté de moi.

– Qu'est-ce qui ne va pas, mon gars ? insiste-t-il.

J'en avais déjà assez de ce type.

– Fichez-moi la paix.

– Écoute petit, me dit-il, tu es musicien ? C'est la guerre qui te chagrine ? J'ai quelque chose pour toi. Les artistes ne sont pas faits pour la guerre. Si tu veux, je te donne de faux papiers, pour t'éviter de la faire.

– Des faux papiers ?

Quand on est jeune, il faut apprendre à se méfier de tout. Pourquoi ce type me faisait-il cette proposition sans même me connaître ? Je ne trouvais pas cela très sérieux et j'étais persuadé que cet homme voulait m'escroquer. Je fis pourtant un rapide examen de conscience.

La guerre allait briser les débuts de ma carrière de musicien à laquelle j'avais tout sacrifié. Et puis au cours de mes premières tournées, je m'étais fait des amis dans beaucoup de pays, même en Allemagne. J'avais décidé de passer ma vie à faire danser les gens, pourquoi tout d'un coup aller leur tirer dessus ? Réflexion faite, je décidai de marcher dans la combine du type.

Quelques jours plus tard, dans un bistrot de la rue de Rome, il me tendait des papiers au nom de Janos Derickz, croate.

– Mais je ne parle pas croate...

– Ça n'a aucune importance. Dis que tu as été élevé chez un oncle en France...

Ils m'avaient coûté dix francs, une somme astronomique.

Le jour où la guerre éclate, je joue à Saint-Étienne. Je cours dans ma chambre, fourre mes affaires dans une valise, et me précipite à la gare pour essayer de prendre un train pour Paris. Je veux revoir mes parents et ma petite amie Andrée.

Pour avoir un train, il faut se battre. Tout le monde veut aller retrouver quelqu'un dans la capitale.

Je me rendis directement à Montmartre où Andrée et moi habitions une petite pièce mansardée. Elle pleure. Comme elle était malade, atteinte de tuberculose, je lui faisais suivre un régime de fortune : cent grammes de viande de cheval hachée dans du bouillon. À cette époque, la viande de cheval était introuvable et il fallait cavalier dans tout Paris pour en avoir un bout. Je ne gagnais pas des montagnes d'argent, mais nous en avions assez pour nous deux. Le jour même, je la conduisis chez ses grands-parents qui avaient une ferme dans la région de Saint-Germain-en-Laye, en lui promettant de venir la rechercher dès que ce serait possible. Grâce à ma fausse identité, j'évitais la mobilisation, mais la guerre me jeta sur le pavé, tous mes contrats résiliés. Je glanais quelques petits boulots en vadrouillant dans tous les coins.

Peu de temps auparavant, j'avais été témoin d'un crime qui m'avait profondément marqué.

Je remontais les boulevards. Les gens formaient des files interminables devant les boutiques pour acheter quelques provisions. La foule criait des slogans hostiles aux rumeurs de guerre.

J'enfilais la rue du Faubourg Montmartre, lorsque des coups de feu éclatèrent. Affolement. Des gens criaient,

des enfants perdus pleuraient, un attroupement se forma à quelques mètres de moi. Je m'approchai. Sur le sol, gisait un homme ensanglanté, assassiné... C'était Jaurès. Il était environ 21 h 30. Il y avait là son fidèle compagnon, le vétérinaire Pierre Renaudel. Et je me souviens que Jaurès tenait encore à la main la photo en couleurs d'un journaliste du *Bonnet Rouge*. Je connaissais bien Jaurès qui était venu plusieurs fois rendre visite à mon père.

Les premiers coups de canon m'incitent à quitter Paris pour une ville de province où la guerre sera moins présente.

Je passe prendre Andrée, et nous partons ensemble pour Nice où je travaille comme vendeur dans une boutique de vêtements. Nous vivotons. Pour ne pas perdre espoir, nous changeons souvent de quartier... Cela nous donne l'impression de revivre à chaque fois.

De Nice, nous filons sur Marseille où je suis embauché comme matelot sur un petit cargo qui passe du vin d'Algérie en France pour les troupes.

Février 1916. Vers 3 heures du matin, nous naviguons sans feux, profitant d'une belle lune. Soudain, le matelot qui se tient avec moi près de la barre me crie :

– Janos, regarde! Un sous-marin allemand.

Il était à une soixantaine de mètres de nous, lui aussi tous feux éteints.

– Vite! Préviens le commandant, me dit-il.

Notre commandant était un vieux loup de mer en retraite, que la guerre avait rappelé à son poste. Il vint à la barre avec un sang-froid remarquable, sachant pertinemment que nous n'avions aucune chance de nous en sortir. Il nous donna l'ordre de préparer le canot de sauvetage, mais nous n'avions

même pas eu le temps de le descendre que la première torpille partagea le cargo avec un bruit infernal. Affolement général... Une deuxième torpille emporte l'arrière. Celle-ci nous a bien touchés, la proue se dresse aussitôt. Le vin se répand dans l'eau. Juste le temps de sauter sur le canot et notre petit cargo disparaît.

Un chalutier nous récupéra aux premières lueurs du matin.

Marseille m'avait porté la poisse... Ma petite amie Andrée allant beaucoup mieux, je décide de la raccompagner chez ses grands-parents où elle sera en sécurité. Je retourne à Marseille d'où je repars aussitôt, profitant de l'offre d'un matelot qui me fait monter clandestinement sur son bateau en partance pour Bordeaux. Je me terre cinq jours dans sa cabine et arrive sans encombre à Bordeaux. Quelques mois plus tard, on réclame un matelot un peu musicien, pour un aller et retour jusqu'au Nouveau Monde. L'Amérique du Sud...

Nous n'étions pas nombreux à nous disputer la place et j'étais confiant dans mes chances. Je correspondais exactement au type qu'ils recherchaient puisque j'avais déjà travaillé sur un bateau, et que j'étais menuisier et musicien. Pourtant j'ai failli rater cette aubaine !

– Janos Derickz, vous êtes né où ? me demande l'officier chargé du recrutement.

– À Dougozelo, en Croatie, le 20 août 1887.

Il me tend mes papiers, sans même me regarder :

– Tenez ! On ne peut pas vous prendre ; vous êtes réfugié...  
Je regrette, mais c'est impossible.

Depuis mon arrivée à Bordeaux, je travaillais dans une manufacture où l'on fabriquait des boîtes en carton pour des médicaments. Dans mon atelier, tout le personnel était féminin. Comme les types étaient rares, je m'envoyais les femmes pour maintenir l'équipe en forme, et ça tournait très rond. Elles butinaient comme des abeilles. Ce soir-là, j'étais avec Violette, une petite aux allures de mec, qui prisait du tabac...

– Tu as des ennuis, mon coco ? me demanda-t-elle.

– Oui...

Je ne voulais pas lui dire que j'avais cherché du travail sur un bateau. J'inventai donc n'importe quoi.

– La police. Ils m'ont demandé mes papiers aujourd'hui. Et ils ont tiqué en les voyant.

– Et alors, t'as peur de la police ?

– Non, mais si j'avais une autre identité que celle de réfugié, peut-être ce serait mieux pour moi...

Le lendemain, sur mon bureau, je trouvai une enveloppe sur laquelle était écrit : « Pour toi, mon petit Janos chéri. »

Dans l'enveloppe, des faux papiers au nom de Jorge Villas, né à Barcelone.

Violette a disparu sans que je sache comment elle s'était procuré les papiers aussi vite, si elle les avait volés ou si elle les avait achetés. Je ne l'ai jamais su, mais, quelques jours plus tard, mon violon sous le bras, je montais à bord du *Sequana*, ce petit vapeur qui allait partir pour les tropiques...

## Une mine d'or pour un air de violon

Le tintement d'une cloche annonce un repas. La France disparaît à l'horizon ; il ne reste plus rien d'autre à faire qu'à attendre et à voir venir.

Les journées sont agréables, tantôt à la barre, tantôt dans la salle des machines à enfourner des pelletées de charbon dans la gueule du monstre, le reste du temps on ne fout rien. On se fait bien un peu balancer dans tous les sens, mais c'est le prix qu'il faut payer pour atteindre le pays merveilleux, le Nouveau Monde, la terre des conquistadores. Nos escales dans les différents ports du continent sud-américain sont trop courtes pour que nous puissions vraiment profiter de la beauté des paysages et des filles parfumées qui nous tendent les bras.

Une dizaine de jours passent, vides et bleus, pendant lesquels j'observe les vagues se gonfler, éclater, disparaître en formant une écume blanche, en regardant attentivement l'envol pénible des bancs de poissons volants. J'ai l'impression de n'avoir pas vécu jusque-là. Le ciel est bleu, tout est bleu, tout est simple, je renaiss!

– Jorge Villas! Le pacha veut te voir, me crie un marin, en plein milieu de ma rêverie...

Je l'aurais tué: rien n'est plus désagréable que de se faire réveiller brutalement au moment où l'imagination transforme la réalité.

– Moi? C'est bon, je monte, lui dis-je étonné.

Le pacha, c'est le maître à bord, le commandant. Il veut me parler! Peut-être approchons-nous de l'équateur, et ce soir la fête sera plus belle. C'est moi qui fais danser les passagers tous les soirs. Ou bien, faut-il encore rapiécer ce vieux rafiot, déjà rafistolé de partout? Je monte en vitesse à la cabine du commandant, je frappe et j'entre.

Il me fixe sévèrement. Je comprends tout de suite que j'ai fait une connerie.

– Nous n'avons plus d'eau potable à bord. Pouvez-vous me dire pourquoi? demande-t-il.

Je ne sais pas quoi répondre, surpris par sa question:

– Commandant, il doit y avoir une fuite, ce n'est pas normal!

– Ne dites pas de bêtises! m'interrompt-il. C'est vous.

À Bordeaux, avant notre départ, j'avais été chargé du remplissage des soutes d'eau potable. J'étais persuadé d'avoir fait honnêtement mon boulot, et ne comprenais pourquoi, tout d'un coup, l'eau venait à manquer.

Je sors furieux de la cabine du commandant, traverse le bateau jusqu'aux soutes et constate qu'effectivement, il n'y a plus une goutte d'eau potable dans les réserves. Je cours chez l'officier en second qui, déjà au courant de la situation, m'accuse...

– C'est de la trahison! On ne devrait jamais embaucher

d'étrangers sur des bateaux en temps de guerre ! Enfin, des étrangers...

J'ai l'impression qu'il a deviné. Il est certain que je parle trop bien le français pour un étranger. Je suis furieux, et je ne peux ni lui répondre, ni lui casser la gueule.

– Démerdez-vous pour inventer de l'eau jusqu'à notre prochaine escale ! me dit-il.

Quelques jours plus tard, je découvre qu'une jalousie entre l'officier en second et le chef des machines a sans doute poussé ce dernier à utiliser l'eau pour ses machines, mais les deux hommes ont dû finalement arriver à un accord qui les oblige à faire retomber la faute sur moi – ou quelque chose dans ce goût-là. Le pacha, croyant tout ce que ces deux salopards lui disaient me tenait pour coupable. J'étais victime de mon nom d'emprunt, qui avait éveillé la curiosité des deux officiers. La plaisanterie avait assez duré ; il fallait que je trouve le moyen de sortir de ce pétrin.

Je retrouve par miracle un reste d'eau au fond d'une soute, mais je reste accusé et reçois du commandant l'ordre de ne pas quitter le bateau pendant les escales.

J'ai très peur, car je me demande ce qui va se passer à Bordeaux si l'on découvre ma fausse identité à mon retour. Sûr qu'ils vont m'envoyer au front directement !

Nous approchons des côtes du Brésil, les soirées se passent sur le pont. Je distrais avec mon violon la vingtaine de passagers, pour la plupart argentins. Puis, une fin d'après-midi :

– Rio de Janeiro ! gueule un passager qui fond en larmes. Notre petit prince des mers du Sud, fumant, accoste

timidement, tandis que les dernières lueurs du soleil couchant nous font découvrir un fascinant paysage tropical.

La végétation luxuriante, descendant de la montagne en arrière-plan, comprime la ville sur la mer, qui la fouette inlassablement de ses vagues capricieuses, comme pour la repousser. À mesure que notre vapeur approche, la ville apparaît dans l'obscurité des collines.

Les cordes s'étalent sur le quai, voilà notre rafiote attaché, soudain immobile. Rio, l'escale sera courte... Un spectacle merveilleux, ce port au coucher du soleil. Tandis que les premières lumières commencent à s'allumer, l'eau du port, presque immobile, joue gentiment avec leurs reflets. C'est féérique.

Dans le crépuscule tropical, on échange quelques passagers. Les chaudières bourdonnent, de petits jets de fumée noire montent dans le ciel étoilé, et doucement, presque avec regrets, notre bateau se fraye un chemin au milieu des bateaux ancrés dans la rade. Déjà s'estompe ce merveilleux paysage qui, en si peu de temps, m'a complètement séduit. Pourtant, je n'ai pas l'œil d'un touriste en quête de décors.

Nous partons pour Buenos Aires, en Argentine. C'est au cours de cette traversée que je prends la décision qui va bouleverser le cours de ma vie.

Sur le bateau, je passe mes journées à réparer de petites bricoles qui se démontent dans tous les coins, car le pacha ne veut plus que je prenne le quart ; je fais donc essentiellement de la menuiserie, ce qui me tient à l'écart du reste de l'équipage, mais qui a l'avantage de me laisser libre accès

aux cabines des passagers. Comme ils me connaissent tous, puisque je les distrais tous les soirs, j'ai avec eux des contacts de plus en plus étroits. En fait, je passe de longues heures à bavarder avec eux, en frappant de temps à autre sur un truc pour faire croire que je bosse dur.

Un des passagers embarqués à Rio de Janeiro est français. Sympathique, toujours très bien habillé, il dit posséder une affaire au Brésil et qu'il va en Argentine pour y étendre son marché. Au cours d'une discussion, nous nous apercevons que nous avons connu la même fille à Autun où j'ai passé toute mon enfance, et ceci suffit pour qu'en quelques jours nous devenions de vrais copains.

J'avais décidé de désertier le rafiot à la prochaine escale. Il me fallait trouver un type pour descendre ma valise, une toute petite valise contenant mes quelques effets personnels. Roger me paraissait tout indiqué pour ce petit service.

– Mais bien sûr ! me dit-il. Je descends ta valise et tu essaies de te tirer pendant la nuit, comme tu pourras. Tu sais, ici, tu trouveras du boulot très facilement ; les violonistes ne sont pas nombreux...

On se fixe un rendez-vous dans un hôtel qu'un passager argentin nous a indiqué, l'hôtel Pampeiro, un peu à l'écart du quartier marin.

Nous arrivions le lendemain matin de très bonne heure. Je n'avais aucun papier sur moi, mais à cette époque les passeports n'existaient pas encore et on débarquait sans contrôle.

Roger descend ma valise sans problème, la journée dure des semaines, j'attends la nuit pour foutre le camp... Vers les 2 heures du matin, je serre très fort mon violon sous mon veston, regarde si le chemin est libre et, doucement,

tout doucement, j'approche de la passerelle. Elle est déserte, je m'apprête à descendre. Soudain, j'entends du bruit; une fille monte à bord. Je me cache à nouveau, la laisse passer, et file dès que la passerelle est libre. Sur le quai, je me sens déjà plus à l'aise, le quartier est silencieux. Je me repère, j'enfile une petite avenue et prends la première rue à gauche. C'est là que doit se trouver l'hôtel Pampeiro. Pas d'éclairage, pas d'écriteau, je pénètre dans un bar plein de fumée et demande au barman :

– L'hôtel Pampeiro ?

– *Si es aqui ! O senhor quer un quarto ?*

Je ne comprends rien, et je demande :

– Roger ?

Je répète : « Roger, Roger ! » Et plus je gueule, moins il semble comprendre. Enfin :

– *Ah ! Si... Roger ! Apartamento 19.*

Je grimpe un petit escalier de bois et frappe à la porte.

– Viens, viens, entre ! Je commençais à me faire du souci pour toi, tu devais arriver plus tôt. Pas de problèmes pour te tirer ? me demande-t-il.

– Non, pas de problèmes, mais tu crois qu'ils vont me rechercher quand ils vont s'apercevoir que je ne suis plus à bord ?

Trois jours après, le *Sequana* repart sans moi pour Dakar. Un sous-marin allemand le coulera sans laisser de survivants... L'accusation malhonnête des deux officiers m'avait sauvé la vie.

À Buenos Aires, je suis désorienté, perdu... Pas de boulot sur les bateaux; pas même de bateaux. Pas de travail ailleurs,

et plus d'argent. Je ne regrette pas de m'être sauvé, mais je commence à me demander ce que je vais bien pouvoir faire dans ce pays.

Je n'étais pas à cette époque un aventurier, loin de là ! Et il m'était impossible de tendre la main pour demander l'aumône. Mon éducation ne m'avait pas préparé à affronter de telles situations. Tout était à refaire. Ma misère ne se voyait pas assez, mes vêtements ne se délabraient pas assez vite. Leur tissu, de trop bonne qualité, continuait à donner, même usé, une impression de neuf.

Un matin, un mendiant vient vers moi et me tend la main :

– Ecoutez mon brave, lui dis-je, je suis comme vous, dans la misère !

Je n'ai pas le temps d'ajouter un mot qu'il me frotte son poing dans la figure en gueulant :

Menteur, vous les riches, vous êtes tous des fumiers !

De colère, il crache sur mon pantalon. Je le calme comme je peux, et lui explique :

– Je suis français, et je n'ai plus d'argent. Il y a trois jours que je n'ai rien mangé et je couche comme toi dans la rue.

Je lui montre les cartons sur lesquels je viens de passer la nuit. Il semble désolé, m'aide à me relever et, d'un air contrit, essuie avec ses doigts sales les taches qu'il vient de faire sur mon pantalon.

– Viens avec moi ! me dit-il.

Nous marchons un bon moment jusqu'à un cloître. Là, il enfonce une lourde porte de bois massif. Derrière, dans une courette, s'étend une file de clochards auxquels des bonnes sœurs distribuent une soupe.

– Tu vas en profiter, me dit mon gars.

La soupe sent bon et je me réjouis d'avoir enfin trouvé une bonne adresse.

La sœur m'examine de pied en cap.

– Vous n'êtes pas un mendiant, vous, avec des vêtements comme ça ! me hurle-t-elle.

Et elle me refoule sur la chaussée.

Avec mon violon, je fais tous les bistrots, de terrasses en terrasses, dans l'espoir qu'un type finisse par me repérer et m'engage pour faire quelque chose de plus sérieux.

Je ne quitte pas le quartier du port, surveillant tout le trafic maritime, afin de trouver en même temps un rafiot qui me ramènera dans mon pays. Mais le temps passe et mon moral baisse chaque jour. Il n'est pas simple de vivre l'aventure quand on n'est pas fait pour ça ! Un jour, je m'aperçois que mon pantalon est troué au derrière. Étrangement, j'en ris comme ce n'est pas possible. C'est la même joie que ce soir de Noël 1893, où j'ai reçu mon premier jouet. Nous n'étions pas très fortunés à cette époque. Ce Noël-là, il y avait dans la cheminée un petit xylophone. J'ai fait du boucan avec pendant trois jours et trois nuits sans arrêt, jusqu'au moment où mon père, fatigué, me l'a pris des mains et l'a balancé par la fenêtre.

Mon trou s'agrandit, et je pense que j'aurai bientôt droit sans problème à la soupe des petites sœurs... Mais ma vie de mendiant s'achève bientôt au cours d'une violente bagarre. Des types se battent dans une ruelle sombre, j'assiste en curieux, mon violon sous le bras. Soudain, des policiers s'engouffrent dans la rue, matraque au poing. Il y en a partout, ils foncent dans le tas et cognent sur tout le monde. Avant

que je foute le camp, il est trop tard, la ruelle est bouclée à chaque extrémité par une horde de flics. Je ramasse comme les autres mon coup de matraque, et me réveille au trou. J'ai toujours mon violon.

Interrogatoires sur interrogatoires et, enfin, ils comprennent que je ne suis pour rien dans l'affaire de la bagarre. On me change de cellule, et je passe d'une tanière obscure et crasseuse, avec de la pisse et de la merde partout, à une autre, plus petite et plus claire, mais aussi sale. Une vieille paillasse traîne par terre. Tous les trois jours, nettoyage. Un gardien jette de grands seaux d'eau à travers la grille, c'est tout. Il faut que je pousse les déchets avec le pied pour que l'eau les emporte. Il n'y a pas de vase. Je moisis là une quinzaine de jours. Je ne pense plus qu'à foutre le camp de ce pays.

Depuis mes derniers interrogatoires, personne n'est venu me voir. Je reçois journalièrement ma ration de soupe de cafard, et je commence à croire qu'on m'oublie dans ce cachot...

– Salut, mon vieux ! Heureusement que je suis là, sinon tu passais ta vie en taule.

Je rêve ! Il me semble reconnaître la voix de Roger... C'est bien lui. Un gardien ouvre ma cellule et je suis libre. Maintenant, j'ai une vraie gueule de clochard.

Roger avait assisté à la bagarre et, quand tout avait été terminé, il avait trouvé ma valise dans un recoin de porte cochère, et deviné ce qui m'était arrivé. Je n'ai jamais bien su par quel miracle il avait réussi à me tirer de là. Roger est un gars débrouillard, de cette catégorie de type qui s'est déjà fait une montagne de relations cinq minutes après être arrivé quelque part.

On revient à l'hôtel Pampeiro, où il a toujours sa chambre. Il me donne ma valise et je me change. Il est 19 heures.

– Vite, vite! dit-il. Ils doivent nous attendre...

– Qui ça ils ?

Je ne comprends pas.

– Je t'expliquerai en route, fait Roger.

Dans la rue, il me raconte qu'il m'a trouvé un emploi de musicien dans une boîte du port. Je gagnerai trois pesos par représentation et Roger s'en réservera un, comme impresario.

Le cabaret est certainement le plus mal fréquenté du quartier de la « Roca ». Un rendez-vous pour désœuvrés, marginaux et repris de justice. L'ambiance est loin de ressembler à celle des cabarets de première classe que j'avais l'habitude d'animer dans les grandes capitales. Ici, j'accompagne de jeunes débutantes dans leur spectacle de strip-tease, le plus mauvais que j'ai jamais vu. La fumée est à certains moments si épaisse que les clients du fond de la salle se plaignent de ne rien voir. Pour cette raison et pour bien d'autres, des bagarres monstrueuses éclatent. Comme la plupart des clients sont armés, il faut faire attention. Des gorilles musclés entrent par la porte à droite de la scène et balaient la salle, balançant tout le monde sur le trottoir, où chacun atterrit comme il le peut. Une demi-heure plus tard, on remet ça.

Toutes les fins de semaine, c'est la paie, et Roger vient me voir :

– Ça va, tu es content ? Au fait, heu...

Je lui file son fric, il ne vient que pour cela.

Un jour, j'apprends que Roger est un dangereux criminel recherché par la police française, pour s'être évadé de Guyane où il purgeait une peine de plusieurs dizaines d'années. Et lui, il apprend que je sais et s'évapore sans laisser de trace.

Je passe des nuits blanches, je dors le jour, et il m'est impossible de surveiller le trafic du port. Je rate tous les bateaux pour la France.

J'entame mon quatrième mois de cabaret, et j'en ai marre... Tous les soirs c'est la même chose: des coups, des coups, des coups. Il m'arrive même d'en prendre sans les chercher. Je ne suis pourtant pas le dernier à quitter la scène dès qu'une bagarre éclate.

Une nuit, un type pas du tout comme les autres entre. Un de ces clients qui, sans s'en rendre compte, se trompe de cabaret et se retrouve dans une ambiance qu'il n'a pas choisie. Il sent bon l'argent, le nouveau! Il y a très vite beaucoup de sangsues en jupons à sa table. Les voyous n'apprécient pas qu'on leur pique leurs filles. Grosse bousculade. Le type se retrouve dehors, sans veste ni portefeuille, un peu sonné. Comme je rentre chez moi, on m'accoste pour me demander une cigarette. Je reconnais le client égaré. La conversation s'engage. Il est français, exploite une ferme à une centaine de kilomètres de la capitale, et vient recruter des types pour faire les moissons. Je trouve ça formidable! J'abandonne tout, je suis volontaire. Après tout, ça vaut mieux que d'avalier de la fumée dans cette boîte.

La ferme de Mercadier – c'est le nom du type – mérite à elle seule le déplacement. Située dans la Pampa, elle est complètement isolée et pour y arriver il faut marcher un bon bout de chemin.

La maison est une ruine rafistolée et couverte de tôles de zinc. À côté, dans un hangar, loge un troupeau de bêtes, où l'on peut imaginer de tout sans se tromper. Il y a là, pêle-mêle, des poules, des cochons, des vaches, des canards... Mercadier n'a pas de chameau, ni d'éléphant, parce que c'est impossible, sinon... Mercadier est un homme qui vit comme il veut. Il a abandonné les centres urbains pour se planquer dans cette plaine qui lui appartient presque entièrement, et il l'a recouverte de blé, de champs de blé à perte de vue. Il les regarde comme un père de famille ses enfants. Il en a semé partout du blé et, s'il le pouvait, il en mettrait jusque dans la cuisine et la chambre. Il en a même planté dans un petit verger, ce qui empêche le ramassage des fruits, mais il s'en fout.

– Cette année, je vais ramasser des tonnes de blé, me dit-il, l'air satisfait. Mais avant la récolte, il faut que tu me ré pares le char à bœufs.

La remise en état du char à bœufs de Mercadier a été un chef-d'œuvre, compte tenu du tas de bois serré entre deux roues que l'on m'a présenté. Un vrai miracle !

Un matin, Mercadier, qui passe son temps à regarder mûrir son blé et à courir après ses deux servantes, donne l'ordre de commencer les moissons.

La main-d'œuvre est nombreuse et les moissons sont vite terminées. Devant la maison se dresse un chapiteau de paille, tant la récolte est fructueuse. Il dépasse le toit, on y a entassé des milliers de gerbes. Mes douces mains de musicien souffrent durement.

Le soir, je joue du violon, cela fait partie de mon

engagement. Les voisins de Mercadier, les Boninis, sont eux aussi de la fête. Après des journées interminables, on se réunit autour de grands feux de bois, au-dessus desquels grillent des filets de bœuf, et l'on danse. La gaieté est de rigueur et les nuits se passent dans une joie simple et naturelle.

Bien sûr, il y a des petits farceurs qui frottent du piment sur les rafles de maïs que l'on trouve dans les W.-C. pour remplacer le papier. Ça râpe dur le derrière et quand on tombe sur une de celles qui ont été assaisonnées, on s'en souvient un moment... On sort en se frottant le cul, et tout le monde rit.

À la fin des moissons, les Boninis me demandent de les aider, mais il y a un piège : ils veulent me filer leur fille en mariage... Je me tire au plus vite.

Je retourne donc à ce moment-là, et pour la dernière fois, à Buenos Aires, où une agence me dégotte un contrat pour jouer dans un cabaret, sur la frontière de l'Argentine et du Brésil, dans un tout petit pays appelé Uruguaiana. Au passage, l'agence m'escroque la petite somme que j'ai gagnée pendant les moissons, en me promettant en échange de me caser dans un cabaret des plus chics. Je vais enfin reprendre mon vrai métier...

Ce cabaret est vraiment le plus raffiné à cent lieues à la ronde. Il appartient à un certain Getúlio Vargas, qui sera élu plus tard président de la République du Brésil.

Il faut s'y présenter en smoking ou queue-de-pie. Les dames ont des toilettes somptueuses et l'on y boit du champagne millésimé.

Le spectacle est fait pour les riches et toutes les chanteuses sont étrangères.

Nous sommes en février 1917, et le carnaval se prépare. La journée, j'appartiens à un groupe d'étudiants espagnols. Ils m'ont taillé un uniforme : grande cape noire, chaussettes de couleur et béret basque. Nous traversons les rues de la ville en jouant de la musique, suivis par toute une population délirante. Notre employeur est un restaurateur, et le défilé se termine toujours devant chez lui, où il offre de bons petits coups de pinard.

Un soir, nous avons bu un peu trop, et il ne me reste plus que le temps de me changer avant d'aller au cabaret. Je fonce directement là-bas, j'entre dans ma loge, je me change en quatrième vitesse et je me pointe sur la scène. Je suis accueilli par des rires et des applaudissements. Je suis le dernier, il ne manquait que moi, le chef d'orchestre est déjà sur son perchoir. La baguette levée, il me fixe sévèrement. Je vérifie en un rapide coup d'œil si je n'ai rien oublié en me changeant. La baguette descend et c'est parti... sauf pour moi, qui me retrouve avec un instrument sans cordes. Ces putains d'étudiants m'avaient fait une blague et, dans la précipitation, ils avaient oublié de me rendre les cordes de mon violon.

Le public s'aperçoit de l'incident, pense qu'il fait partie du programme et applaudit. Je passe du blanc au rouge vif et je me tire en bousculant des portes partitions, ce qui sème une panique monstre. Dans les coulisses, un type me barre le chemin :

– Je suis Getúlio Vargas, le propriétaire. Vous n'êtes pas dans un cirque, ici. Et ce truc-là, sur votre tête, qu'est-ce que c'est ?